L'économie des objets de dévotion en terres de mission : l'exemple du Japon (1549-1614)

*The economy of objects of devotion in mission lands: the example of Japan
(1549-1614)*

*La economía de los objetos de devoción en tierras de misión: el ejemplo de Japón
(1549-1614)*

Hélène Vu Thanh

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/assr/38857>

DOI : 10.4000/assr.38857

ISSN : 1777-5825

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 septembre 2018

Pagination : 207-225

ISSN : 0335-5985

Référence électronique

Hélène Vu Thanh, « L'économie des objets de dévotion en terres de mission : l'exemple du Japon (1549-1614) », *Archives de sciences sociales des religions* [En ligne], 183 | juillet-septembre 2018, mis en ligne le 01 janvier 2022, consulté le 08 janvier 2022. URL : <http://journals.openedition.org/assr/38857> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/assr.38857>

Hélène Vu Thanh

L'économie des objets de dévotion en terres de mission : l'exemple du Japon (1549-1614)

Dans son maigre bagage, François Xavier, premier missionnaire à parvenir au Japon en 1549, n'a pas oublié d'emporter une peinture de la Vierge Marie : exhibée devant le *daimyô* de Satsuma, la peinture suscite immédiatement l'admiration et l'adoration de ce dernier (François Xavier, 2005 : 340). Cet épisode des premiers temps de la mission japonaise révèle l'importance accordée par les jésuites à la circulation des objets de dévotion – c'est-à-dire les objets mobilisés comme médiateurs dans la relation avec Dieu, tels que les crucifix, les *ex-voto* ou les *Agnus Dei* (Verdier, 2001 : 18-19) – dans les terres nouvellement évangélisées. Ceux-ci apparaissent rapidement comme des supports matériels et tangibles pour la foi des nouveaux fidèles, qui éprouvent des difficultés à comprendre une religion dont le Dieu est invisible. Dans le cas du Japon, les objets de dévotion chrétiens, avec leur iconographie particulière et éloignée des standards esthétiques locaux, apparaissent également comme un facteur de distinction des convertis qui affirment ainsi leur appartenance à la nouvelle religion, dans un pays qui reste très majoritairement bouddhiste.

La mission du Japon débute en 1549 avec l'arrivée du jésuite François Xavier. Mais elle ne se développe réellement que dans les années 1580, sous l'impulsion du visiteur des Indes orientales, Alessandro Valignano, chargé d'inspecter les missions en Asie. Cet essor s'accompagne d'une diversification des ordres religieux présents au pays du Soleil levant. Liés aux Portugais, les jésuites voient d'un mauvais œil l'arrivée des ordres mendiants, au premier rang desquels les franciscains, en provenance des Philippines espagnoles. La Compagnie de Jésus craint les réactions du pouvoir local, non soumis aux Ibériques, au moment où le pays s'est engagé dans un processus d'unification. Le Japon est en effet en proie aux guerres civiles depuis la fin du *xv^e* siècle, période à laquelle le shogunat Ashikaga perd progressivement son autorité au profit des seigneurs locaux, les *daimyô*. Quant à l'empereur, résidant à Kyôto, il n'est depuis longtemps investi que d'un pouvoir symbolique et religieux, sans aucune influence politique. L'instabilité permanente est contrebalancée par l'émergence d'un pouvoir centripète, incarné par trois chefs de guerre successifs qui parviennent progres-

sivement à réunifier le pays sous l'autorité d'un seul homme: Oda Nobunaga (1534-1582), Toyotomi Hideyoshi (1536-1598) et Tokugawa Ieyasu (1543-1616) (Souyri, 2010: 328-337). Les nombreuses guerres entre *daimyô* ont des conséquences aussi lourdes qu'imprévisibles pour la mission, d'autant que la chrétienté est dispersée dans l'ensemble du pays, même si elle dispose d'une base solide à Nagasaki, où accostent les marchands ibériques.

Si l'historiographie s'est intéressée aux objets de dévotion, à travers notamment le cas particulier des reliques (Boutry, Fabre, Julia, 2009), elle a peu analysé l'aspect économique de la question (Burkardt, 2016). Cette absence d'études consacrées aux aspects commerciaux des objets de dévotion est à mettre en lien avec une historiographie qui a eu des difficultés à penser les liens entre économie et religion, particulièrement pour l'époque moderne, à la différence de la période médiévale (Le Goff, 1986; Todeschini, 2008; Cévins, 2012). Si des travaux ont été consacrés aux dimensions économiques des institutions ecclésiastiques, comme les fabriques ou les confréries (Bonzon, 1999), il n'en reste pas moins que peu d'analyses ont été faites des activités commerciales pratiquées par les ordres religieux eux-mêmes ou dans lesquelles ils sont impliqués, aussi bien en Europe que dans les terres évangélisées outremer¹. Dans le cas de la mission japonaise, les études se sont concentrées d'une part sur les pratiques des chrétiens japonais liées aux objets de dévotion, dans une perspective de comparaison avec celles des chrétientés occidentales; d'autre part, certains objets produits au sein de la mission ont suscité des analyses plus poussées, notamment les paravents (Curvelo, 2015). Les aspects financiers, commerciaux et économiques sont laissés de côté, ce qui est probablement à mettre en lien avec les difficultés des historiens à analyser le débat qui éclate entre jésuites et franciscains sur la participation des premiers au commerce du Navire de Macao, qui effectue la liaison entre la Chine et le Japon, et donc sur les liens que les missionnaires entretiennent avec les marchands ibériques (Boxer, 1986). Or, dans un pays où la chrétienté reste minoritaire et où l'accès des convertis aux objets chrétiens ne peut se faire que par l'entremise des missionnaires, la question de l'existence d'un commerce des objets de dévotion se pose.

Cet article vise donc à interroger la création d'une économie des objets de dévotion au Japon. Par cette expression, on entend analyser la production, la circulation et la distribution de tels objets, mais également étudier les agents de l'échange responsables de ces transactions et les attitudes de consommation des chrétiens japonais. Plus généralement, il s'agit de réfléchir à l'existence même d'un marché des objets de dévotion dans les terrains missionnaires et d'en souligner les caractéristiques propres par rapport à l'Europe. Dans le cas particulier du Japon, ces analyses sont à mettre en lien avec les rivalités entre ordres religieux qui cherchent à contrôler les pratiques de la jeune communauté chrétienne.

1. Pour l'Europe, soulignons l'apport deux volumes: Ammannati (2012) et McCleary (2011). Dans le cas des missions d'outremer, on peut se référer aux travaux de Castelnau & Zeron (1999) qui soulignent l'implication des jésuites dans l'économie coloniale du Brésil ou à Mörner (1953) et Cushner (1980) pour l'Amérique espagnole.

Produire et diffuser des objets de dévotion au Japon : entre accommodation et recours à une production européenne

La diversité des objets de dévotion au sein de la mission japonaise

L'importance des objets de dévotion, que ce soit sous la forme de reliques, d'images ou de médailles, n'est plus à démontrer pour les chrétientés européennes. Supports de la foi, les objets de dévotion permettent à une religiosité post-tridentine de s'exprimer pleinement et révèlent l'importance de la matérialité de la religion pour les populations. Ces remarques sont également valables pour les chrétientés d'outremer qui, dans le cas du Japon, sont récentes et en pleine construction aux XVI^e et XVII^e siècles. Les objets de dévotion paraissent multiples et divers, même si les traces archéologiques et matérielles parvenues jusqu'à aujourd'hui sont relativement rares. Ceci s'explique probablement par le contexte propre au Japon qui voit le déclenchement de persécution dès le XVI^e siècle, avant que le pays du Soleil levant ne se ferme définitivement au christianisme en 1614 (Kouamé, 2007). Les églises sont alors détruites, tandis que les chrétiens sont contraints d'apostasier, de mourir en martyrs ou de dissimuler leur foi : les objets chrétiens sont cachés (et égarés au cours des siècles) ou dissimulés derrière des objets bouddhiques, comme dans le cas des Maria-Kannon, mêlant iconographies de la Vierge et de Kannon, incarnation de la compassion pour les bouddhistes. Les témoignages écrits des missionnaires fournissent un complément aux traces matérielles en nous renseignant sur la nature et la diffusion des objets de dévotion, même s'il est difficile de donner des chiffres précis.

Les objets de dévotion au Japon paraissent particulièrement divers dans leurs formes, mêlant des objets typiquement européens avec des objets d'origine japonaise, tandis que d'autres mélangent ces deux caractéristiques. Les sources mentionnent ainsi les images utilisées dans la nouvelle chrétienté : il s'agit aussi bien de retables, destinés à orner des chapelles privées, que de petits tableaux ou gravures distribués largement parmi les chrétiens et les non-chrétiens pour qui ils constituent autant des objets « exotiques » qu'un vecteur pour une future conversion. Les jésuites mentionnent également la diffusion de médailles, de véroniques, d'*Agnus Dei* (Fróis, 2002 : 353). Ces objets sont propres aux pratiques de dévotion chrétiennes et ils permettent de créer un lien entre les anciennes chrétientés européennes et les nouvelles outre-mer. D'autres, en revanche, recourent des traditions locales, comme les chapelets, couramment employés par les bouddhistes. Enfin, conformément à leur politique d'accommodation aux pratiques religieuses locales, les jésuites en viennent à diffuser des objets spécifiquement japonais, mais dont ils modifient la représentation et/ou la signification. C'est le cas des *ô-mamori*, de petits sachets traditionnellement utilisés au Japon, contenant un papier sur lequel sont inscrites des paroles sacrées : le fondateur de la mission, François Xavier, remet aux néophytes des sachets semblables, sur lesquels il a écrit des fragments de prières (Almeida aux jésuites d'Inde, Yokoseura, le 25/10/1562 in ARSI, *Japsin* 4 : 271-271v).

Cette politique de métissage, qui n'est pas propre au Japon mais qui se retrouve également en Amérique où les missionnaires christianisent les chants et les danses des Indiens (Gruzinski, 1999 : 281-284), est reprise et étendue par la suite à des objets qui n'ont pas au départ une vocation religieuse, comme les *netsuke* en forme de crucifix. Le *netsuke* est un objet vestimentaire traditionnel japonais servant à maintenir les *sagemono*, c'est-à-dire de petites boîtes contenant les objets usuels comme la bourse, le sceau, l'étui à pipe. Ces boîtes sont attachées au *kimono* par une cordelette et fixées à la ceinture par le *netsuke*. Ces objets présentent donc une iconographie bien particulière qui permet aux chrétiens de se démarquer du reste de la population, qui reste majoritairement bouddhiste, et de créer des symboles de reconnaissance et d'appartenance à une même communauté. Les jésuites se montrent soucieux dès les origines de la mission de diffuser des objets de dévotion ; il reste cependant à disposer d'un approvisionnement suffisant pour répondre à la forte demande de la part des convertis.

Le recours nécessaire à une production mondiale et régionale

Ne disposant pas des matériaux et du matériel technique pour produire des objets de dévotion (et encore moins à une échelle importante), les jésuites sont contraints de les faire venir d'Europe et d'Inde dans les premiers temps de la mission. Cependant, cette situation perdure, alors même qu'une production locale se développe. Le visiteur des Indes orientales, Alessandro Valignano, dresse ainsi la liste des marchandises nécessaires à la mission japonaise, acheminées chaque année par le navire de Macao. Si l'on trouve dans cette liste des épices, du papier, des vêtements liturgiques ou encore du vin de messe, c'est-à-dire des produits qui ne sont pas fabriqués au pays du Soleil levant, le visiteur mentionne également l'envoi de livres, d'une douzaine d'*Agnus Dei* en or ou en argent, des croix, des reliquaires et mille rosaires. Ces objets proviennent aussi bien d'Europe que d'Inde si l'on se réfère au fait que les *Agnus Dei* sont fabriqués « selon le modèle en vigueur à Goa » (BA, 49-IV-66 : 19-20). Il est cependant difficile de déterminer avec exactitude la part des objets fabriqués en Inde et de ceux fabriqués en Europe, ainsi que les pays producteurs. Ce qui est certain, c'est la permanence de ce double foyer de production tout au long de la période, et non une forme de « délocalisation » de la production uniquement en Inde ou au Japon. Ce choix ne s'explique pas par des considérations économiques ; au contraire, il est probable que le coût des matériaux et de l'acheminement jusqu'au Japon soit moindre dans le cas de la fabrication en Inde. D'après Gauvin Alexander Bailey, les missionnaires continuent à acheter des peintures en Europe, et particulièrement en Italie, en raison de leurs qualités artistiques, même si celles-ci sont plus chères (Bailey, 2002 : 230). L'image étant un médium particulièrement important pour faciliter les conversions dans le cas de la mission, le critère de qualité l'emporte sur tous les autres.

Néanmoins, qu'ils proviennent d'Europe ou d'Asie, les objets de dévotion représentent un poids important dans les finances de la mission japonaise.

S'il est difficile de savoir exactement le prix d'achat des tableaux, retables ou des livres, on peut tenter d'évaluer le coût général représenté par leur acheminement jusqu'au Japon. Les comptes de la mission, établis en 1586 par Valignano, fournissent quelques précisions à ce sujet (Wicki, 1979 : 497). Celui-ci évalue ainsi à 200 000 *reis* le prix des livres et autres objets achetés au Portugal. C'est presque deux fois plus que l'achat d'objets en Inde, à hauteur de 120 000 *reis*; mais dans ces derniers, le visiteur compte des produits qui ne sont pas des objets de dévotion, comme le vin de messe. Cependant, il apparaît à travers cette comparaison que le poids des objets achetés en Europe est supérieur à ceux procurés en Inde. Au total, l'achat des objets de dévotion représente près de 40 % des dépenses de la mission effectuées hors du Japon, presque autant que le prix du voyage des missionnaires. Ce poids financier pris par l'achat des objets de dévotion explique en partie le choix des jésuites de recourir de plus en plus à une production locale.

Développer une production locale : le cas du séminaire des peintres et de l'imprimerie

**Commercialiser ou donner les objets de dévotion :
l'existence d'un marché chrétien au Japon ?**

Le choix de développer une production locale de peintures et d'œuvres imprimées se fait dès les débuts de la mission. Les deux projets sont en réalité liés, puisque les ouvrages sont illustrés de gravures. Les tableaux sont destinés à orner les églises nouvellement construites ou à servir de cadeaux auprès des puissants protecteurs de la Compagnie; les livres se révèlent quant à eux indispensables pour soutenir les convertis dans leur foi en l'absence d'un personnel missionnaire suffisant et ils font l'objet d'une forte demande de la part des chrétiens (Consulte, 1580, *in* ARSI, *Japsin* 2 : 4v-5). Ces projets de développement d'un « art missionnaire » ou d'installation d'une presse ne sont pas propres au Japon, mais se retrouvent également en Amérique ou en Inde (Bailey, 1999 : 147; Gruzinski, 2004 : 66-68). Le but est de produire des œuvres qui ont pour caractéristique de mélanger les techniques européennes et locales. Si les compositions ou les sujets demeurent européens et « classiques » de l'iconographie de la période, les peintres n'hésitent pas à introduire des éléments japonais comme la forme des sourcils, les lèvres en forme de bouton de rose, le recours fréquent à la peinture dorée ou le format vertical du *kake-mono* (Mochizuki, 2009 : 248) (fig. 1).

Pour ce qui est des gravures, les modèles sont apportés depuis l'Europe et adaptés au goût local (Proust, 1997 : 124-128). Outre une diminution des frais de transport, la production en Extrême-Orient présente l'avantage de s'adapter au goût local, et donc de rendre plus familière l'iconographie chrétienne : le christianisme n'apparaît plus comme une religion étrangère et exotique, mais comme une croyance bien intégrée au Japon. Ces projets ne reçoivent

un soutien de la part des autorités jésuites que dans les années 1580, sous l'impulsion du visiteur Valignano, et ils ne trouvent une application concrète qu'à partir de 1590². C'est en effet à cette date que les ambassadeurs japonais envoyés à Rome sont de retour dans l'archipel et ils amènent dans leurs bagages une presse qui est aussitôt mise en activité. Non contents de disposer du matériel nécessaire à l'impression et à la gravure, la mission dispose alors du personnel qualifié pour ces travaux artistiques en la personne du jésuite italien Giovanni Niccolò.

Celui-ci est né à Nola dans le royaume de Naples et il entre dans la Compagnie en 1577. Il travaille à Rome en tant qu'artiste, avant de partir pour l'Orient en 1581 dans le but de fonder une académie de peinture au Japon (Bailey, 2002 : 245). On retrouve sa trace dès 1583 dans les catalogues de la mission, qui recensent l'ensemble du personnel missionnaire présent au Japon (Schütte, 1975 : 179). Rapidement, Giovanni Niccolò met son talent au service de l'œuvre évangélisatrice de la Compagnie, même si sa production demeure sommaire puisqu'il n'a peint depuis son arrivée au Japon que quatre ou cinq œuvres en 1587 (Fróis, 01/01/1587, in ARSI, *Japsin* 10-II : 223-223v). La production de tableaux et de gravures ne prend de l'ampleur que dans les années 1590 avec la création du séminaire des peintres, placé sous la responsabilité de Niccolò (Schütte, 1975 : 443)³. Cet établissement est destiné à la fois à répondre à la demande croissante en images chrétiennes, qui va de pair avec une extension du christianisme à cette époque, et à former des Japonais aux techniques européennes de peinture et de gravure. Les catalogues du début du xvii^e siècle mentionnent ainsi la présence de peintres japonais qui travaillent au côté de Giovanni Niccolò, comme Pero João, Leonardo Kimura ou encore Luis Xivozzuca (Schütte, 1975 : 444-445, 554). Ces caractéristiques dans l'organisation de la production – un atelier supervisé par un jésuite européen mais fonctionnant grâce à l'aide de Japonais – se retrouvent dans le cas de l'imprimerie (Vu Thanh, 2016 : 125-135). Le premier responsable de la presse est le jésuite Giovanni Battista Pesce, qui occupe cette charge de 1590 à 1600. Les travaux de l'imprimerie sont ensuite supervisés par un laïc, qui travaille sous la direction des jésuites et doit obtenir leur autorisation pour publier un ouvrage. Les jésuites du Japon ne se contentent donc plus de faire venir des œuvres d'Europe ou d'Inde, mais prennent en charge une partie de la production au niveau local. La question de leur éventuelle commercialisation reste cependant en suspens.

2. Des ouvrages sont cependant produits avant cette date, mais sous forme manuscrite. Le jésuite Gaspar Vilela traduit en 1566 le *Flos sanctorum*, une compilation de vies de saints (Fróis, 2002 : 256v).

3. D'après Gauvin Alexander Bailey, le séminaire aurait compté jusqu'à quarante artistes japonais (Bailey, 2002 : 245). Mia Mochizuki estime que le séminaire compte une vingtaine d'artistes à la fin du xvi^e siècle (Mochizuki, 2009 : 248).

Fig. 1 : Notre-Dame des neiges, par un peintre chrétien anonyme.
Nagasaki, ca. 1600-1614. © Musée des 26 martyrs de Nagasaki.
Image reproduite avec l'aimable autorisation du directeur, le père Renzo de Luca (SJ).

Une demande importante en objets de dévotion

Il est difficile d'évaluer la production exacte du séminaire des peintres ou de l'imprimerie, les sources demeurant lacunaires à ce sujet d'autant que peu d'œuvres sont parvenues jusqu'à nous (Bailey, 1999 : 71). Certains auteurs ont néanmoins avancé le chiffre de 30 000 livres imprimés durant les 25 années où la presse a fonctionné dans l'archipel nippon (Loureiro, 2006 : 145). Le séminaire, contrairement à l'imprimerie, ne développe pas une production ayant pour débouché unique le Japon. Il semble au contraire destiné à essaimer ses œuvres dans toutes les missions jésuites d'Extrême-Orient, puisque des peintures de Giovanni Niccolò sont expédiées en Chine dans les années 1580 (Sullivan, 1989 : 8-9). Une peinture représentant la crucifixion, peinte par Leonardo Kimura (1574-1619), aurait également été envoyée à Rome en 1595, dans le but de prouver l'ingéniosité et la maîtrise technique des peintres japonais formés par les jésuites (ARSI, 12 II : 270).

L'importance de la production du séminaire des peintres et de la presse répond donc à une forte demande de la part des Japonais, convertis ou non, si l'on en croit les sources missionnaires. Les convertis ne cessent de réclamer des ouvrages pieux, mais également des médailles ou des *Agnus Dei*, au point que les jésuites éprouvent des difficultés à répondre à la demande et ne cessent de demander l'envoi d'objets de dévotion dans leurs lettres adressées en Europe ou en Inde (Coelho, 15/01/1582 in RAH, 9/2663 : 304). Cette importante diffusion est à mettre en relation avec l'organisation de la chrétienté japonaise. Cette dernière a pour caractéristique d'être très dispersée : si son centre est situé dans le Kyûshû, et plus précisément dans la région de Nagasaki en raison de la venue des Portugais et de la présence de l'évêque depuis 1596, il n'en demeure pas moins que des communautés chrétiennes peuvent être établies dans tout le pays ; certaines sont extrêmement réduites, constituées uniquement des membres d'une même famille. Ces communautés dispersées ne voient que rarement des missionnaires et peuvent rester plusieurs années en vivant leur foi de manière autonome (Fróis, 2002 : 91-91v). L'objet de dévotion est alors un moyen essentiel pour persévérer dans la foi et il se révèle indispensable pour la pratique religieuse de certaines catégories de la population, qui y ont accès de manière privilégiée.

C'est notamment le cas des confréries. Fondées dès les années 1550, les premières confréries au Japon sont organisées sur le modèle des *misericórdias* portugaises (Costa, 2003 : 67-79 et 2007 : 67-84). La plus importante est celle de Nagasaki, dont les statuts sont calqués sur ceux de Macao et qui est fondée en 1583. Rapidement, ces institutions prennent de l'ampleur, particulièrement dans le sud du pays, et en viennent à seconder les missionnaires dans leurs tâches d'encadrement de la communauté chrétienne, tout en permettant une réappropriation des formes de dévotion européennes par les convertis japonais. Elles participent à la promotion des nouvelles valeurs chrétiennes, particulièrement la charité et la prise en charge des malades, à travers la tenue d'une caisse de secours ou d'un hôpital, comme dans le cas de la confrérie de Nagasaki. Les confrères semblent bénéficier d'un accès prioritaire aux livres de dévotion, comme le *Guía de Peccadores*, œuvre de Luís de Granada, traduite en japonais et imprimée au pays du Soleil levant : la lettre annuelle de 1602 précise ainsi que les confrères assistent deux fois par semaine à des lectures de l'ouvrage en temps de carême (lettre annuelle, 1603, in BA, 49-IV-59 : 81v). Un autre public dispose d'un accès privilégié aux objets de dévotion, que ce soit sous forme d'ouvrages imprimés ou de retables destinés à embellir leurs chapelles privées : les nobles, et particulièrement les femmes, reçoivent ce type d'objets. Ces dernières ne peuvent se rendre librement à l'église en raison des contraintes sociales (Lucena, 1972 : 198) : obligées de rester à l'intérieur du foyer, les nobles chrétiennes japonaises ne voient que rarement des missionnaires, même leur confesseur. Le recours aux ouvrages de dévotion représente ainsi un des seuls moyens pour entretenir leur foi de manière autonome. Gracia Hosokawa, une noble convertie, demande ainsi avec insistance des livres spirituels aux jésuites et reçoit une traduction du *Contemptus mundi*

de Thomas à Kempis (Fróis, 2002 : 537v). Il existe donc bien une demande en objets de dévotion de la part de la communauté chrétienne qui traduit, pour les missionnaires, l'adhésion à la nouvelle religion.

Une absence de commercialisation ?

Cependant, les missionnaires se montrent réservés lorsqu'il s'agit de décrire les modalités d'accès des convertis aux objets de dévotion. Si l'on s'en tient à leurs témoignages, les jésuites auraient exclusivement recouru aux dons de livres, de médailles ou de reliquaires. Un élément d'explication réside dans les caractéristiques de la société locale qui accorde une importance particulière aux dons et cadeaux. Si ce fait n'est pas propre au Japon – Natalie Zemon Davis a noté une semblable attention à la pratique du don dans la France du xvi^e siècle (Zemon Davis, 2003 : 21-22), les missionnaires insistent régulièrement sur l'impossibilité de se dérober à cette obligation, aussi bien en tant que donateur qu'en tant que donataire, que ce soit envers les nobles ou les populations paysannes, sous peine d'être mal considérés par la population locale. Le don apparaît au cœur du fonctionnement de la société japonaise et permet de tisser des liens d'obligation et de réciprocité entre les parties. Mais les jésuites se plaignent régulièrement dans leurs lettres du poids financier que représentent les nombreux cadeaux qu'ils doivent faire au Japon. João Rodrigues l'Interprète, fin connaisseur du pays, consacre un passage de son *Historia* à la façon de présenter les cadeaux et leurs emballages (Rodrigues, 2001 : 206-213). Les jésuites distribuent largement des présents : ils donnent ainsi des feuilles de prière, imprimées au Japon, ou des médailles. Ces petits cadeaux, offerts aux populations les moins fortunées lors des visites effectuées dans les campagnes, sont aussi un moyen de remercier les convertis qui les entretiennent gracieusement pendant leur séjour dans le village. Mais les missionnaires offrent également aux nobles des livres, des retables ou des reliquaires : un *daimyô*, Dom Paulo de Xinga, reçoit ainsi un reliquaire en cuivre doré, fabriqué à Goa (Fróis, 2002 : 314-314v). Les jésuites entretiennent ainsi des relations de patronage et s'assurent la protection des nobles chrétiens. La pratique du don d'objets de dévotion permet donc aux missionnaires de s'insérer plus facilement dans la société locale.

Pour autant, ces derniers ne font pas état d'une commercialisation des objets de dévotion à l'échelle de tout le Japon, destinée à répondre aux besoins des différentes communautés chrétiennes. Il est certain que les jésuites ne peuvent se livrer eux-mêmes à des activités commerciales, mais la vente d'objets ou de livres de dévotion par des artisans ou des marchands est courante en Europe, même si elle fait l'objet d'une réglementation stricte ; elle peut avoir lieu au sein de monastères, comme dans le cas de Saint-Claude en Franche-Comté où les religieux amodient des boutiques à des marchands spécialisés dans la vente d'objets liés au pèlerinage local (Subirade, 2016 : 135). L'unique mention d'une commercialisation d'objets de dévotion concerne la demande des chrétiens d'Owari, au centre du Japon, de rosaires amenés depuis la Chine et vendus

par les serviteurs des Portugais (Fróis à Cabral, 20/04/1573 *in* RAH, 9/2663 : 78). Mais cette pratique semble marginale, à la différence de l'Amérique espagnole, et ne concerne pas des volumes importants (Tempère, 2007 : 105); ceci explique probablement qu'elle soit le fait des serviteurs, qui trouvent ainsi de quoi compléter leurs maigres appointements, et non des marchands eux-mêmes qui préfèrent se consacrer à des activités plus lucratives.

L'autre solution pouvant conduire à la commercialisation d'objets de dévotion est le développement d'un artisanat local, à même de fabriquer les médailles, gravures ou rosaires prisés par les convertis, notamment à Nagasaki. Or, les missionnaires ne témoignent jamais de l'ouverture de telles échoppes. Ceci semble corroboré par le témoignage du samurai Ôwada Shigekiyo, qui se rend à Nagasaki en 1593 pour effectuer des emplettes pour son seigneur et décrit à cet effet la ville et ses magasins (Hesselink, 2015 : 27-45). Bien que ce samurai, non converti au christianisme, s'intéresse essentiellement au commerce des étoffes, des métaux ou des plantes médicinales, il est étonnant qu'il ne fasse pas mention du commerce d'objets chrétiens, en raison du statut particulier de Nagasaki, ville où la population est entièrement baptisée. Par ailleurs, son statut de bouddhiste ne signifie pas nécessairement un désintérêt pour les médailles ou tableaux chrétiens, qui faisaient figure d'objets exotiques et pouvaient être recherchés à ce titre par les nobles. Comment dès lors expliquer cette absence de commercialisation d'objets de dévotion au Japon ?

Une première hypothèse voudrait qu'il existe, dans le contexte japonais, un interdit autour de la vente d'objets de dévotion, considérés comme sacrés. Mais cette supposition paraît peu valable, si l'on se réfère au témoignage du chroniqueur officiel de la mission, Luís Fróis, qui évoque le commerce d'invocations écrites sur des bouts de papier par les bonzes (Fróis, 1998 : 41). L'absence de vente d'objets de dévotion pourrait également être la conséquence d'une demande insuffisante, contrairement aux dires des jésuites qui ont intérêt à amplifier les demandes des convertis dans leurs lettres adressées en Europe, afin de démontrer la progression de l'évangélisation du Japon. Il est certain que la communauté chrétienne demeure restreinte à l'échelle du pays et minoritaire par rapport aux bouddhistes. Les chrétiens, à l'exception de quelques seigneurs et nobles, appartiennent majoritairement aux couches paysannes. Ils disposent de peu de ressources pour acheter des livres ou des objets de dévotion, quand ils ne les fabriquent pas eux-mêmes. Le seul endroit où un tel artisanat pourrait trouver un débouché suffisant pour rendre la vente d'objets de dévotion rentable est la ville de Nagasaki, où il n'existe pas de tel commerce.

Il faut donc se tourner du côté de l'offre pour comprendre l'absence de commercialisation d'objets de dévotion : celle-ci est en réalité contrôlée exclusivement par les missionnaires, qui détiennent le matériel, les techniques et le personnel nécessaires à la fabrication des livres et autres médailles. Quant aux objets amenés depuis l'Europe ou l'Inde sur les navires portugais, les jésuites ne sont pas en peine de surveiller leur diffusion au Japon, en raison de leurs liens étroits avec les marchands lusitaniens et de leur influence à Nagasaki,

dont ils ont en charge l'administration dans les années 1580. Il existe donc bien un marché des objets de dévotion au Japon – au sens où se créent une demande et une offre en la matière –, mais les jésuites entendent en définir la réglementation et contrôler exclusivement la chaîne de production et de distribution.

Les circuits de distribution des objets de dévotion au service du maintien de la cohésion de la communauté chrétienne au Japon

Des circuits entièrement contrôlés par les jésuites ?

Les jésuites entendent donner l'impression d'un fort contrôle de la circulation des objets de dévotion au Japon, dans les lettres qu'ils adressent aux membres de la Compagnie restés en Europe ou lors des consultes, c'est-à-dire les réunions des principaux responsables de la mission. La question est ainsi abordée lors de la consulte de 1580, sous l'influence du visiteur des Indes orientales, Alessandro Valignano, qui effectue alors sa première visite au Japon (ARSI, *Japsin* 2 : 32v-34v). Tous les missionnaires s'accordent sur un point : les objets bénis ne doivent être donnés qu'avec beaucoup de précaution et au bout d'un certain temps, sinon les Japonais risquent de perdre leur dévotion. La diffusion des reliques suscite davantage de controverses : certains jésuites estiment que celles-ci doivent rester dans les églises et non être distribuées à la population. En effet, acquérir les reliques deviendra un point d'honneur, notamment pour les nobles, et l'on perdra le respect dû à ce type d'objet, considéré davantage comme un signe de distinction sociale que comme un support à la dévotion religieuse. D'autres missionnaires sont d'avis qu'il est difficile de refuser des reliques à des *daimyō* importants. Enfin, les jésuites estiment que les *Agnus Dei* et les objets de dévotion ne sont accordés aux convertis qu'à la suite d'une pénitence. Les missionnaires se préoccupent donc du contrôle de la personne recevant la relique, mais également de réglementer la distribution de cette dernière. En favorisant la distribution de reliques auprès d'un seigneur plutôt que d'un autre, les disciples de saint Ignace sont conscients qu'ils risquent d'attiser des querelles entre chrétiens, voire de créer des inimitiés contre eux. Ces divers problèmes soulevés conduisent à la décision de contrôler strictement, voire de limiter, la distribution des objets de dévotion : celle-ci est réservée aux Pères et, pour les reliques les plus importantes, seuls les responsables de la mission sont autorisés à les donner.

Cette intransigeance vise à encadrer les pratiques des chrétiens japonais. Elle n'est pas propre au pays du Soleil levant, mais s'inscrit dans le développement d'une piété tridentine qui condamne les pratiques jugées superstitieuses : les religieux se montrent tout aussi exigeants avec les anciennes chrétientés européennes dont l'ignorance religieuse est combattue, comme dans le cas de la Bretagne (Deslandres, 2003 : 137). Elle est cependant surprenante, les Japonais étant des convertis récents, comme le font remarquer des théologiens

européens questionnés par les missionnaires du Japon. Ceux-ci soulignent que les exigences des jésuites à l'égard des Japonais sont souvent plus élevées que celles attendues des vieilles chrétientés (Pinto, Remedio Pires, 2005 : 36-37). Cette attitude est justifiée par le contexte local : d'une part, les jésuites entendent construire au Japon une chrétienté idéale, débarrassée des divisions qui ont brisé l'unité de la chrétienté européenne. D'autre part, ils entendent tracer une frontière stricte entre bouddhisme et christianisme dans un pays où l'imbrication des différentes communautés religieuses demeure la règle. Les objets de dévotion permettent donc de distinguer les convertis du reste de la population et de renforcer la cohésion de la communauté chrétienne.

Dans les faits, ces assertions demandent à être nuancées et le contrôle de la circulation des objets de dévotion est moins strict que ne le laissent entendre les lettres des jésuites. Tout d'abord, ces derniers disposent de peu de moyens pour connaître l'utilisation des objets de dévotion, les éventuels dons ou ventes de converti à converti, voire à des non chrétiens en cas d'apostasies, fréquentes en temps de persécutions. L'absence de missionnaire à demeure dans la plupart des communautés est un autre frein au contrôle. Les nombreuses guerres, persécutions et destructions, conséquences des conflits récurrents entre *daimyô*, amènent la dispersion des objets de dévotion, voire des objets de culte, sans que les jésuites soient toujours en mesure d'en connaître les nouveaux propriétaires. Enfin, les jésuites peuvent eux-mêmes déroger à leurs règles strictes face à la pression des chrétiens japonais : Gaspar Coelho, vice-provincial, rapporte ainsi qu'en 1582, sur les terres de Takayama Ukon, fervent soutien des missionnaires, les jésuites ne peuvent répondre à la forte demande en objets de dévotion de la part des convertis (Coelho au général, 15/01/1582 in RAH, *Cortes* 9/2663 : 316-316v). Ces derniers réclament alors avec insistance la distribution de bouts de papier sur lesquels est portée la signature du visiteur des Indes orientales, alors en visite : ceux-ci sont vénérés comme des reliques par les chrétiens. Si Coelho entend démontrer par cet exemple l'attachement des chrétiens aux jésuites, la réticence de Valignano à accéder à cette demande est palpable. Le visiteur se trouve contraint de créer des objets de dévotion (du moins considérés comme tels par les Japonais) et de les distribuer généreusement, alors même qu'il promet une politique de contrôle de leur production et de limitation de leur circulation !

Les jésuites se trouvent pris entre l'obligation de faire circuler les objets de dévotion, supports essentiels de la foi pour une communauté chrétienne dispersée, leur volonté de contrôle des pratiques, héritée du christianisme tridentin, et leur nécessaire insertion dans la société locale, qui passe au contraire par une large distribution de ce type d'objets. Ces injonctions contradictoires peuvent être encore résolues, tant que la Compagnie de Jésus est la seule à garder le contrôle de la production et de la distribution des objets de dévotion. Mais cela s'avère impossible dans les années 1590, suite à l'arrivée des franciscains et au moment où le Japon devient « producteur » de reliques, à la suite du déclenchement des persécutions.

Un nouveau circuit de distribution des objets de dévotion : le cas des reliques

En raison de leur nature, les reliques constituent un cas particulier au sein des objets de dévotion. Consentie aux convertis les plus importants, leur distribution fait l'objet d'un contrôle très strict par la Compagnie de Jésus. Ceci est d'autant plus facile que le Japon n'est au départ qu'un pays récepteur de reliques en provenance d'Europe, même si une concurrence féroce se fait jour entre les terres de mission pour l'accès aux os de saints ou aux morceaux de la sainte Croix (Valignano à Mercurian, 20/11/1577 *in* Wicki, 1968 : 1027). L'apport de reliques depuis l'Europe permet de relier l'ancienne et les nouvelles chrétientés, de souligner l'aspect global du catholicisme tel qu'il se développe au xvi^e siècle, tout en assurant la réussite de l'évangélisation. Dans le cas du Japon, la mission doit se partager les reliques les plus importantes avec l'Inde : c'est le cas des reliques des Onze mille Vierges, dont le culte se répand à cette époque. L'Inde reçoit en 1548 une tête, identifiée par la suite comme celle de Sainte Gerasina, dont le premier miracle est de sauver l'équipage du navire sur lequel elle est transportée et qui doit affronter une tempête (Wicki, 1948 : 430). Le Japon reçoit quant à lui quelques années plus tard, en 1582, la tête de sainte Ursula, dont l'invocation permet de sauver également l'équipage, menacé par un typhon lors de la traversée de la Chine au pays du Soleil levant (Fróis, 2002 : 132). La circulation des reliques et la répétition des événements miraculeux, au-delà de confirmer le pouvoir divin attaché à l'objet, créent une véritable communauté spirituelle entre les missions de l'empire portugais d'Asie. Cette dernière est renforcée par le fait que le Japon, comme l'Inde, a été évangélisé par un des premiers membres de la Compagnie de Jésus et un saint, François Xavier. Rapidement le corps de ce dernier devient une relique, avant même sa canonisation. De réceptrice de reliques, l'Asie devient créatrice, s'appropriant sa propre histoire religieuse et cherchant à la préserver par l'immobilisation de ces reliques sur le continent (Županov, 2005 : 35-86). Ce phénomène de production de reliques, en dehors de tout contrôle romain et de manière spontanée par la population locale, est par ailleurs souvent associé au martyre, d'autant que les missions se révèlent fécondes en la matière. Ce mouvement se retrouve dans le cas du Japon et il a pour particularité de se doubler d'une polémique entre ordres religieux présents dans l'archipel. En effet, les jésuites ne disposent plus du monopole sur la mission du Japon depuis la fin des années 1580.

C'est à cette époque que l'arrivée des missions franciscaines vient bouleverser l'organisation de la chrétienté japonaise (Vu Thanh, 2015 : 59). La mission franciscaine ne prend cependant de l'ampleur que dans les années 1590, avec l'ouverture de couvents et d'hôpitaux à Miyako, Ōsaka et Nagasaki. Si les franciscains ont au départ bénéficié des bonnes dispositions du pouvoir japonais à leur égard, l'attitude de Hideyoshi, alors à la tête du pays, se modifie progressivement. Inquiet du comportement des franciscains, dont les méthodes d'évangélisation heurtent la société japonaise, Hideyoshi se montre également suspicieux des liens que ceux-ci entretiennent avec les Espagnols

des Philippines dont il craint une invasion. Le naufrage du navire San Felipe sur les côtes japonaises en 1596 fournit un prétexte au maître du Japon pour déclencher l'arrestation de six franciscains, dix-sept laïcs tertiaires franciscains et trois jésuites, qui sont crucifiés sur les collines de Nagasaki. Immédiatement, les chrétiens présents récupèrent des bouts de croix, de vêtements, du sang des martyres, considérés comme des reliques. Quant au commissaire général des franciscains au Japon, Agustín Rodríguez, il est lui-même en possession d'un morceau de tissu, trempé dans le sang du crucifié Pedro Bautista, qu'il envoie à Manille avec recommandation de le mettre dans un reliquaire (Rodríguez au P. Agustín de Tordesillas, 14/03/1597 in Pérez, 1921 : 196). Ces reliques se diffusent ensuite dans l'ensemble de l'Asie et les franciscains se préoccupent de donner un retentissement particulier à cet épisode, aussi bien en Europe qu'en Amérique.

Cette création spontanée de reliques autour du martyre de 1597 soulève divers problèmes aux yeux des jésuites. La principale difficulté réside dans le fait que les jésuites contestent la dénomination de martyre : en effet, pour obtenir cette qualification, il faut que les persécuteurs aient été clairement en « haine de la foi » et les persécutés ne doivent pas avoir recherché la mort. Or, pour les jésuites, ces conditions ne sont pas réunies : il ne s'agit pas d'une persécution contre le christianisme, mais d'une sanction du pouvoir japonais à l'encontre de missionnaires dont l'action lui a paru hors de contrôle. Le martyre de 1597 ne s'accompagne pas d'une vague de destructions des églises ou d'une expulsion des missionnaires du Japon. En conséquence, la qualité de martyre n'étant pas assurée, il ne peut y avoir d'adoration de reliques des crucifiés. Les franciscains sont conscients que celle-ci se fait en dehors d'une reconnaissance du martyre par les autorités ecclésiastiques. Aussi se préoccupent-ils de réunir les témoignages nécessaires en vue d'une éventuelle béatification, qui viendrait officialiser une vénération de fait des chrétiens japonais (*Información* in Pérez, 1923 : 146-158).

Cet épisode révèle les ruptures et les changements qui se sont opérés dans la production et la circulation des objets de dévotion et des reliques suite à l'arrivée des ordres mendiants au Japon. Les jésuites n'ont plus le monopole sur le marché de leur fabrication et de leur diffusion au Japon. Plus généralement, la crispation suscitée par la diffusion spontanée de reliques lors du martyre de 1597 n'est qu'un épisode de la rivalité qui les oppose à la Compagnie de Jésus. La multiplication des autorités compétentes dans la distribution des objets de dévotion et des reliques ne peut que nuire à la vénération et au respect qu'on doit leur témoigner. Aux yeux de la Compagnie de Jésus, c'est la cohésion de la communauté chrétienne qui se trouve menacée, alors que cette dernière demeure fragile en raison de sa conversion récente au catholicisme.

*

* *

Il existe donc bien un marché des objets de dévotion au Japon, mais qui ne passe pas par une commercialisation de ces derniers : aucun artisanat chrétien ne se développe, tandis que les missionnaires se contentent de donner gratuitement de tels objets. On a là une caractéristique des terres de mission, qui les différencie de la situation européenne. Cette particularité est due au terrain, puisqu'il n'existe pas au Japon de grands centres de pèlerinage, qui sont souvent de hauts lieux de vente d'objets pieux, et parce que l'implantation du christianisme est récente. Mais elle est surtout le fait d'un choix raisonné par un acteur particulier, la Compagnie de Jésus. Cette dernière a compris l'intérêt pour les convertis d'avoir accès aux objets de dévotion qui facilitent la pratique du christianisme tout en créant des signes de distinction pour une communauté chrétienne qui reste minoritaire à l'échelle de l'archipel. Mais les jésuites entendent rester les seuls agents de l'échange, de la fabrication à la distribution, que ce soit pour les objets venus d'Europe ou fabriqués sur place. Cette attitude est le résultat des habitudes de consommation des chrétiens japonais dont les pratiques, jugées parfois superstitieuses, doivent être encadrées. Mais, elle s'inscrit surtout dans le projet plus vaste de création d'une communauté chrétienne avec une forte identité, contrôlée par la Compagnie de Jésus. Cette volonté rencontre cependant plusieurs limites, internes à la mission jésuite, puisque les disciples de saint Ignace sont trop peu nombreux pour exercer une surveillance efficace des convertis ; mais elle présente également des limites externes avec l'arrivée des ordres mendiants qui n'ont pas la même attitude concernant la distribution des objets de dévotion. La querelle ne prend fin qu'avec l'interdiction du christianisme en 1614 et la fin de toute présence missionnaire au Japon.

Hélène VU THANH
Université de Bretagne-Sud/IUF
 helenevuthanh@gmail.com

Sources manuscrites

Archivum Romanum Societatis Iesu [ARSI], Rome: *Japsin* 2, 4, 10 II, 12 II.
Biblioteca da Ajuda [BA], Lisbonne: *Jesuitas na Ásia*, 49-IV-66, 49-IV-59.
Real Academia de la Historia [RAH], Madrid: Cortès 9/2663.

Sources éditées

- FRANÇOIS XAVIER, 2005, *Correspondance 1535-1552* (éd. et trad. Hugues Didier), Paris, Desclée de Brouwer.
- FRÓIS LUÍS, 1998, *Traité sur les contradictions et différences de mœurs, écrit par le R.P. Luís Fróis, au Japon, l'an 1585* (éd. et trad. Xavier de Castro), Paris, Chandeigne.
- , 2002, *Historia de Japam* (ed. Anabela Mourato, Nuno Camarinhas et Tiago C. P. dos Reis Miranda), Biblioteca virtual dos descobrimentos portugueses n° 10, Lisboa.
- LUCENA Afonso de, 1972, *Erinnerungen aus der Christenheit von Ômura. De algumas cousas que ainda se alembra o p[adre] Afonso de Lucena que pertencem à christandade de Ômura [1578-1614]* (ed. Josef Franz Schütte), Roma, Institutum Historicum Societatis Iesu.
- PÉREZ LORENZO (ed.), 1921, « Cartas y relaciones del Japón », *Archivo Ibero-Americano*, 15, p. 196-197.
- , 1923, « Cartas y relaciones del Japón », *Archivo Ibero-Americano*, 19, p. 145-193.
- RODRIGUES João, 2001, *The Island of Japan. João Rodrigues' Account of the 16th Century Japan* (ed. Michael Cooper), London, Hakluyt society.
- SCHÜTTE Josef Franz (ed.), 1975, *Monumenta historica Japoniae I: Textus catalogorum japoniae aliaeque de personas domibusque Societatis Iesu in Japonia, informationes et relationes 1549-1654*, Roma, Institutum Historicum Societatis Iesu.
- WICKI Joseph (ed.), 1948, *Documenta Indica I (1540-1549)*, Roma, Institutum Historicum Societatis Iesu.
- , 1968, *Documenta Indica X (1575-1577)*, Roma, Institutum Historicum Societatis Iesu.
- , 1979, *Documenta Indica XIV (1585-1588)*, Roma, Institutum Historicum Societatis Iesu.

Bibliographie

- AMMANNATI Francesco, 2012, *Religione e istituzioni religiose dell'economia europa 1000-1800*, Florence, Firenze University Press.
- BAILEY Gauvin Alexander, 1999, *Art on the Jesuit Missions in Asia and Latin America, 1542-1773*, Toronto, University of Toronto Press.
- , 2002, « Creating a Global Artistic Language in Late Renaissance Rome: Artists in the Service of the Overseas Missions, 1542-1621 », Jones P. M., Worcester T. (eds.), *From Rome to Eternity. Catholicism and the Arts in Italy, ca. 1550-1650*, Leiden/ Boston/Köln, Brill, p. 225-252.
- BONZON Anne, 1999, *L'Esprit de clocher. Prêtres et paroisses dans le diocèse de Beauvais 1535-1650*, Paris, Éditions du Cerf.

- BOUTRY Philippe, FABRE Pierre-Antoine, JULIA Dominique (éds.), 2009, *Reliques modernes. Cultes et usages chrétiens des corps saints des Réformes aux révolutions*, Paris, EHESS.
- BOXER Charles Ralph, 1986, *Portuguese Merchants and Missionaries in Feudal Japan, 1543-1640*, London, Variorum reprints.
- BURKARDT Albrecht (éd.), 2016, *L'Économie des dévotions. Commerce, croyances et objets de piété à l'époque moderne*, Rennes, Presses universitaires de Rennes.
- CASTELNAU-L'ESTOILE Charlotte de, ZERON Carlos, 1999, « “Une mission glorieuse et profitable”. Réforme missionnaire et économie sucrière dans la province jésuite du Brésil au début du XVII^e siècle », *Revue de synthèse*, 2-3, p. 335-358.
- CÉVINS Marie-Madeleine de, 2012, « Les frères mendiants et l'économie en Hongrie médiévale. L'état de la recherche », *Études franciscaines*, 4, p. 5-45.
- COSTA João Paulo Oliveira, 2003, « The Misericórdias among Japanese Communities in the 16th and 17th Centuries », *Bulletin of Portuguese/Japanese Studies*, 5, p. 67-79.
- , 2007, « The Brotherhoods (*Confrarias*) and Lay Support for the Early Christian Church in Japan », *Japanese Journal of Religious Studies*, 34, 1, p. 67-84.
- CURVELO Alexandra, 2015, *Chefs-d'œuvre des paravents Nanban*, Paris, Chandeigne.
- CUSHNER Nicholas, 1980, *Lords of the Land: Sugar, Wine, and Jesuits Estates of Coastal Peru, 1600-1767*, Albany, State University of New York Press.
- DESLANDRES Dominique, 2003, *Croire et faire croire : les missions françaises au XVII^e siècle, 1600-1650*, Paris, Fayard.
- GRUZINSKI Serge, 1999, *La Pensée métisse*, Paris, Fayard.
- , 2004, *Les Quatre Parties du monde*, Paris, La Martinière.
- HESELINK Reiner H., 2015, « I Go Shopping in Christian Nagasaki. Entries from the Diary of a Mito Samurai, Ōwada Shigekiyo (1593) », *Bulletin of Portuguese/Japanese Studies*, 2-1, p. 27-45.
- KOUAMÉ Nathalie, 2007, « L'État des Tokugawa et la religion. Intransigence et tolérance religieuses dans le Japon moderne (XVII^e-XIX^e siècles) », *Archives de sciences sociales des religions*, 137, p. 107-123 [En ligne].
- LE GOFF Jacques, 1986, *La Bourse et la vie : économie et religion au Moyen Âge*, Paris, Hachette.
- LOUREIRO Rui Manuel, 2006, « *Kirishitan Bunko*. Alessandro Valignano and the Christian Press in Japan », *Revista de cultura*, 19, p. 135-153.
- MCCLEAERY Rachel (éd.), 2011, *Handbook of the Economics of Religion*, Oxford, Oxford University Press.
- MOCHIZUKI Mia M., 2009, « Idolatry and Western-inspired Painting in Japan », in Cole M. W., Zorach R. (eds.), *The Idol in the Age of Art. Objects, Devotions and the Early Modern World*, Farnham, Ashgate, p. 239-266.
- MÖRNER Magnus, 1953, *The Political and Economic Activities of the Jesuits in the La Plata Region, the Hapsburg Era*, Stockholm, Petherson.
- PINTO Ana Fernandes, REMEDIO PIRES Silvana, 2005, « The “resposta que alguns padres de Japao mandaran preguntar”: a Clash of Strategies », *Bulletin of Portuguese/Japanese Studies*, 11, p. 9-60.
- PROUST Jacques, 1997, *L'Europe au prisme du Japon, XVI^e-XVIII^e siècle*, Paris, Albin Michel.
- SOUYRI Pierre-François, 2010, *Nouvelle Histoire du Japon*, Paris, Perrin.

- SULLIVAN Michael, 1989, *The Meeting of Eastern and Western Art*, Berkeley, University of California Press.
- SUBIRADE Patricia, 2016, « Commerce et pèlerinage en Franche Comté au XVII^e et XVIII^e siècles : Besançon et Saint-Claude », Burkardt A. (éds.), *L'Économie des dévotions. Commerce, croyances et objets de piété à l'époque moderne*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, p. 105-140.
- TEMPÈRE Delphine, 2007, « Des marchands en mer. Voyage océanique, négoce et médiations entre l'Espagne et l'Amérique au XVII^e siècle », Pérez B., Rose S., Clément J.P. (éds.), *Des marchands entre deux mondes, pratiques et représentations en Espagne et en Amériques (XV^e-XVIII^e siècles)*, Paris, Presses universitaires Paris-Sorbonne, p. 103-115.
- TODESCHINI Giacomo, 2008 [2004], *Richesse franciscaine. De la Pauvreté volontaire à la société de marché* [*Ricchezza francescana. Dalla povertà volontaria alla società di mercato*], Paris, Verdier.
- VERDIER Hélène (éd.), 2001, *Thésaurus des objets mobiliers*, Paris, Éditions du patrimoine.
- VU THANH Hélène, 2015, « Diplomates et missionnaires ? Le rôle des franciscains entre les Philippines et le Japon (1584-1597) », *Études franciscaines*, 8, 1, p. 55-73.
- , 2016, *Devenir japonais. La mission jésuite au Japon*, Paris, Presses universitaires Paris-Sorbonne.
- ZEMON Davis Natalie, 2003, *Essai sur le don dans la France du XVI^e siècle*, Paris, Le Seuil.
- ŽUPANOV Ines G., 2005, *Missionary Tropics. The Catholic Frontier in India, 16-17th Centuries*, Ann Arbor, University of Michigan Press.

L'économie des objets de dévotion en terres de mission : l'exemple du Japon (1549-1614)

Cet article étudie la création d'une économie des objets de dévotion dans le cadre de la mission du Japon en analysant le développement d'une production locale, les circuits de distribution et l'existence d'une demande spécifique pour de tels objets. Deux caractéristiques sont mises en évidence : d'une part, cette économie est marquée jusque dans les années 1590 par l'emprise de la Compagnie de Jésus, qui entend contrôler la circulation des objets de dévotion, afin d'assurer la cohésion de la communauté chrétienne, minoritaire au Japon. L'arrivée des ordres mendiants et le déclenchement des persécutions par le pouvoir local remettent en cause ce monopole. D'autre part, la création d'un marché des objets de dévotion au Japon n'est pas synonyme de la mise en place de circuits de commercialisation, mais il repose essentiellement sur la pratique du don.

Mots-clés : Japon, jésuites, missions, reliques, commercialisation.

The economy of objects of devotion in mission lands: the example of Japan (1549-1614)

This article studies the creation of an economy of devotional objects as part of Japan's mission by analyzing the development of local production, distribution channels and the existence of a specific demand for such objects. Two characteristics are highlighted: on the one hand, this economy is marked until the 1590s by the influence of the Society of Jesus, which attempts to control the circulation of objects of devotion, to ensure the cohesion of the local Christian community, minority in Japan. The arrival of the mendicant orders and the outbreak of persecution by local authorities call into question this monopoly. On the other hand, the creation of a devotional goods market in Japan is not synonymous with the establishment of marketing channels, but it is essentially based on the practice of giving.

Keywords: Japan, Jesuits, missions, relics, marketing.

La economía de los objetos de devoción en tierras de misión: el ejemplo de Japón (1549-1614)

Este artículo estudia la creación de una economía de objetos devocionales como parte de la misión de Japón al analizar el desarrollo de la producción local, los canales de distribución y la existencia de una demanda específica para tales objetos. Dos características se destacan: en primer lugar, la economía se ha marcado en la década de 1590 por la influencia de la Compañía de Jesús, lo que significa el control del movimiento de objetos de devoción, para asegurar la cohesión de la comunidad cristiana, minoría en Japón. La llegada de las órdenes mendicantes y el estallido de la persecución por parte de las autoridades locales cuestionan este monopolio. Por otro lado, la creación de un mercado de bienes devocionales en Japón no es sinónimo de establecimiento de canales de comercialización, sino que se basa esencialmente en la práctica de ofrecer.

Palabras clave: Japón, jesuitas, misiones, reliquias, comercialización.